

A quoi on ressemble, ensemble ?

ACTE 1

Quand j'ai appris que notre thème à partager était celui de la nature, je me suis dit : quelle chance ! Puis immédiatement : comme c'est vaste ! Je me suis demandé par quel bout nous allions pouvoir l'aborder, cette nature, parce que nous en faisons partie (nous sommes issus de l'évolution – pourrait-on tirer ce fil-là ?), parce que nous en avons besoin au quotidien (de l'air, des plantes et de leurs bons offices de purification, de l'eau, etc.), parce que nous voyons qu'elle souffre (déforestation, pollution, cataclysmes divers, disparition des espèces), parce que nous sommes en 2019 quand commence notre Marmite et que nous pouvons compter sur les manifestations nombreuses en faveur du climat, les différents slogans qui s'y sont déployés (« On est plus chauds que le climat », etc.), les prises de conscience qui se multiplient (vague verte lors de l'élection du Parlement en 2019, groupes d'actions diverses, grands-parents pour le climat, Extinction Rebellion) et les thèses des collapsologues ressemblent de plus en plus aux prévisions de scientifiques patentés. Bon. Que fait-on de tout ça, avec un groupe de douze élèves, accompagnés par leur prof, encadrés par deux médiateurs culturels, en quelques rencontres étendues sur six mois ? Et quel serait mon rôle en tant qu'autrice, envers eux et avec ce qu'on va vivre ensemble ?

Il faut certainement commencer par se présenter. Dire quelques mots de son propre rapport à la nature – mais aussi pour moi en particulier leur dire quelques mots de mon rapport à l'écriture. Leur dire qu'écrire me permet de mieux respirer, de mieux comprendre, de donner corps à l'invention ou aux chimères qui m'occupent l'esprit, à la beauté et à la laideur, aux rêves et aux cauchemars – que l'écriture pour moi constitue un espace où tout peut coexister, où je peux m'autoriser des déploiements et des pensées qui élargissent ma vie (parce que je ne suis qu'une seule personne en vérité, mais que je suis multipliée, en écriture). Dire que je leur souhaite de trouver un espace où ils peuvent vivre ça (pas forcément l'écriture, mais leur espace de liberté à eux, un espace où le temps qu'ils traversent se suspend ou s'intensifie, où ils sont pleinement dans le présent, pleinement conscients d'être au bon endroit, pour eux, en cet instant). Mais tout ça, je ne le leur dis pas. Peut-être la pudeur des premières fois ? La pudeur de l'effet de groupe ? Je leur parle de mon balcon, de quelque chose d'extérieur à moi mais qui répond au thème. J'entre assez sagement dans le projet, dans le lien que nous établissons de manière progressive. Je leur montre des feuilles glissées dans mon cahier et qui constituent un modeste herbier. J'évoque pour eux la tâche qui m'avait été confiée, adolescente : un devoir de biologie qui était de rassembler quelques feuilles pour un herbier. Je leur raconte mon retard à m'acquitter de cette tâche et comment j'avais été prise au piège du rythme de la nature : il ne restait que des feuilles à terre pour mon herbier, moche du coup, mal noté, avec raison. Ce nouvel herbier que je leur montre, le voici comme un rattrapage de l'ancien – s'y trouvent les plantes qui font ma joie à la belle saison : glycine, framboisier, volubilis, fraisier, géranium, romarin, marguerite, lavande, basilic, forsythia.

Plus tard j'évoque la Pacha Mama, qui donne son nom à notre groupe, la terre mère, liée à la fertilité dans la cosmogonie andine. Mais la Pacha est plus que la terre, elle est l'univers et le temps – donc le grand tout, rien de moins que l'espace temps ! Elle n'est ni bonne ni mauvaise, mais toujours en équilibre précaire. Chez les peuples Aymara et Quechua, elle fait l'objet de rituels, d'offrandes – on creuse un trou dans la terre et l'offrande y est placée.

Ce que je n'ai pas fait avec eux, c'est de ménager un moment d'écriture automatique, autour du thème de la nature, ce que cela évoque pour eux, les yeux fermés, puis avec des suggestions d'images ou en instillant la crainte du sauvage. Ce sur quoi j'aurais voulu insister, c'est tout le champ de ce qui pousse, germe, se transforme – se manifeste en tant que vivant et que nous pouvons accueillir. Au lieu de cela, je leur ai proposé de se choisir un nom totem, une sorte de pseudo qui leur donnerait de la force, les représenteraient, en associant simplement un nom d'animal à un adjectif. Voici les totems qui nous accompagnent désormais :

Biche fatiguée (Camille)
Serpent courageux (Bashir)
Panda gentil (Fehima)
Koala calme (Rumaiytha)
Dauphin sportif (Alyssia)
Loup rapide (Nemanja)
Lionne gentille (Fariba)
Lion dangereux (Dominique)
Guépard rapide (Zenen)
Panda rêveur (Cameron)
Lionne paresseuse (Sidona)
Jaguar curieux (Fatlind)

Presque tous des mammifères (serpent excepté), une prédilection pour les fauves (lion, guépard, jaguar) et autre prédateur (loup), et d'autres espèces plus inoffensives mais attachantes (biche, panda, koala, dauphin). Gentil et rapide comme adjectifs favoris, les autres qualificatifs également positifs, excepté pour « dangereux » et « fatiguée », à discuter pour le « paresseux »...

Je ne l'ai pas dit, mais je me suis aussi choisi un totem. J'ai enfreint une règle, celle du choix d'un animal, optant plutôt pour une fleur. Me voici donc : cosmos obstiné. C'est une fleur mais c'est aussi l'univers. Et puis l'obstination est bonne à prendre en toute situation.

Un nom totem ça sert aussi à prendre de la distance avec le quotidien, à observer les gens ou soi-même (ou un sujet), avec un peu de recul – à faire des choix peut-être. Le totem protège, on en revient à l'animal, et le pseudonyme permet de ne pas être reconnu, de se fondre dans la nature.

Dans l'évocation de leur rapport à la nature, du côté des élèves il y eut pêle-mêle la beauté du lac de Thounne depuis un bateau, une pierre volcanique reçue en cadeau, une feuille de chêne, la forêt, les arbres et les fleurs en général résumé par « j'aime tout », ce qu'on peut fabriquer avec la nature ou au contraire tout ce qui n'a pas été fait par

l'homme – un coquillage par exemple, trouvé sous l'eau en mer Adriatique, la rivière (celle de la course d'école à Buttes), le lac. Ou encore tout ce qui n'est pas fait pour les hommes et demeure secret, ce qui est possible de voir et grâce à quoi on peut respirer. Du côté des adultes, ont été mises en commun des histoires de tomates (de la graine minuscule à la possibilité de goûter le fruit, du jardin de Sylvie – considéré comme trop acide par certains), des histoires de fossile pour Muriel (« un caillou avec un truc dessus »), qui représente quelque chose de vivant puis mort, coincé dans la terre et qui devient dur comme du caillou (arbres, plantes, animaux) et des histoires de bol tibétain ramené d'une marche qui a mené Christophe de Katmandu au camp de base de l'Everest. Chacun alors essaie de faire résonner le bol, et de maintenir la résonance comme un chant.

ACTE 2

J'ai amené une histoire à lire à voix haute, issue d'un livre de contes de La Petite Salamandre, intitulée « Epicéa le sapin rouge ». Il y est question d'un petit garçon qui ramène une pousse de sapin de la forêt. L'arbre grandit en même temps que lui, puis il le replante en forêt pour devenir robuste, assez beau pour être utilisé comme bois d'instrument. Cela représente le cycle de la vie, un respect de la nature et une manière de coexister avec elle. Ils sont assis sur des marches, à l'extérieur du collège. Ils écoutent, avec ce plaisir du conte, de la parole partagée, et cela me plaît.

Après l'échauffement en « zip/zap » ils partent en duo explorer les environs pour ressentir la nature – l'un d'entre eux ferme les yeux, l'autre le guide et lui présente des éléments de nature à expérimenter au toucher. Fragments :

- N'aie pas peur...
- Y'a un truc qui bouge...
- C'est stressant !
- C'est une branche !
- C'est pas sec donc c'est vert...
- Je sais pas comment ça s'appelle...
- Moi j'appelle ça de la mousse !
- J'ai l'impression qu'il y a un poteau devant moi...
- Tout le monde est triste aujourd'hui...
- Fais-moi confiance...

Ils ont rapporté quelques éléments en classe, à faire sécher, à conserver comme de petits trésors. Et pour la prochaine fois au jardin botanique, Sylvie leur demande : à quoi ça sert la nature ? Les réponses fusent : à s'abriter, à boire, à respirer, à s'habiller, à manger, à se soigner, à fumer...

ACTE 3

Au jardin botanique, on constate en arrivant que le silence règne. Il a arrêté de pleuvoir. La ville est cachée derrière la colline. Le directeur arrive et salue tout le monde. Il a préparé une balade sur mesure, selon les mots-clés déterminés avec les élèves.

RESPIRER

Vers le petit bassin rond en contrebas de l'entrée, on s'approche d'un fossile exposé sous plexiglas. Parlons oxygène : déchet de la photosynthèse, il assure le lien entre plantes et animaux. Notre terre qui est âgée de six à quatre milliards d'années a vu se développer la vie grâce aux bactéries, plus précisément les cyanobactéries, il y a deux milliards et demi d'années, qui ont libéré de l'oxygène dans l'atmosphère et ont contribué à constituer notre atmosphère. Mars, qui est aussi âgée que la terre, n'a pas connu ce développement, cette révolution de la vie due aux bactéries. Nous avons tendance à lier les bactéries aux maladies – mais elles sont essentielles à la vie ! D'ailleurs les mitochondries qui nous constituent sont d'anciennes bactéries libres. Au Kenya, il y a un lac où se trouvent encore les fameuses cyanobactéries.

Quelqu'un demande : on peut venir quand on veut ici ?

Une jeune fille caresse un caillou au passage.

SE NOURRIR

Devant la serre se trouve un panneau solaire qui offre quelques informations et chauffe en partie la structure. A l'intérieur, des plantations de céréales (sorgho, riz) et autres (cacao, café, thé, bananes, mangues) permettent de rappeler que la moitié de notre alimentation est basée sur des produits qui poussent dans les zones tropicales.

FUMER / S'EVADER

En Colombie, dans la tribu des M'baya Guarani, la fumée est considérée comme « belle parole ». On allume la « pipe de famille » pour fumer, sans avaler, et se mettre en contact avec les esprits. Ce peuple sans terre ne nomme les enfants qu'un an après leur naissance et considère que le colibri contient l'âme des nouveau-nés. Ce que voudrait cette tribu, c'est retrouver la terre sans mal de ses ancêtres, trouver l'endroit où demeure la parole pure des esprits – jusqu'ici en vain.

S'ABRITER

Nous rejoignons un abri sous-roche, écarté des sentiers du jardin, où les visiteurs ne se rendent pas d'habitude. Cet abri a été utilisé par les premières personnes qui ont habité ce territoire et constitue une des premières constructions humaines de populations Neandertal – entre 200'000 et 40'000 ans avant notre ère (avant la glaciation qui a recouvert une majeure partie de l'Europe entre 30'000 et 20'000 ans avant JC). Le directeur du jardin botanique nous offre alors de tenir en main un outil très spécial, très ancien : un biface vieux de plus de 100'000 ans, façonné par un australopithèque. On se sent petits. En partant chacun époussette les toiles d'araignées accrochées à la veste, au sac à dos, au jean pour ceux qui s'étaient assis sur des pierres.

S'HABILLER

Dans le jardin des simples, à l'est de la villa du jardin, pousse du chanvre. Il fut un temps considéré comme la panacée, aux usages multiples. D'autres plantes sont utilisées pour faire de la toile : le lin, le coton – ou encore la laine des moutons...

SE SOIGNER

Dans le désert du Kalahari, les boshimans, qui y vivent depuis 40'000 ans sont encore chasseurs-cueilleurs et pratiquent une sorte de proto-agriculture. Mais ils ont été dépossédés de leurs terres. Ils savent comment survivre dans le désert, grâce aux tubercules de certaines plantes. Ils savent également comment se soigner grâce à certaines plantes, dont une surnommée « griffe du diable », qui a été extraite et produite de manière à former un médicament commercialisé – une sorte de bio-piraterie dont les boshimans n'ont aucunement bénéficié.

Ainsi nous avons évoqué des fonctions et besoins fondamentaux. Ainsi nous avons parcouru un jardin très proche de notre vie quotidienne, mais ouvert sur la grande échelle de l'histoire, du temps des cyanobactéries à celui des usages du chanvre, en passant par les civilisations qui vivaient dans des abris sous roche – et aussi la grande échelle de notre géographie, du désert du Kalahari à la jungle colombienne, où des peuples se battent pour conserver leurs traditions et manières de vivre, en lien étroit avec le territoire où ils vivent, en passant par toutes les zones tropicales qui produisent la moitié de ce qui nous nourrit au quotidien ici même. Un parcours au pas de charge (ça marche vite un directeur de jardin botanique – et l'inertie d'un groupe d'adolescents n'est pas à prouver).

ACTE 4

Pour notre rencontre après cette visite, j'avais pensé à revenir aux noms totems et leur demander de dessiner le profil qui correspondrait à leur nom (partie ou tout de l'animal, tentative d'y intégrer le sens de l'adjectif). J'avais aussi envie de leur parler cabane – parce que dans la nature c'est aussi souvent ce qu'on a envie de faire, dans l'enfance et parfois au-delà, et c'est peut-être une des manières les plus visibles de s'y faire sa place... Mais finalement je n'évoquerai pas la cabane, par manque de temps cette fois-ci.

On reprend le jeu du samouraï (zip/zap), mené par Christophe en ha/ho/hi (pourquoi pas sa-mou-raï ?). Puis Sylvie se lance dans une méditation dirigée. Chacun est assis, en cercle mais le corps dirigé vers l'extérieur et les yeux fermés. D'abord il s'agit de sentir sa respiration et d'être calme. Puis vient l'image d'une forêt, qui se précise pour chacune et chacun. Ensuite on entre dans la forêt qu'on s'est imaginé. On la traverse. Il y a de la mousse, on en voit les détails, on les apprécie. On se dirige vers une clairière, où se tient un seul arbre. On admire cet arbre. On constate qu'il est habité peut-être (un écureuil, un oiseau, des fourmis ?). Puis on touche l'arbre, on l'étreint. On devient cet arbre. On devient ses racines loin dans le sol, ses branches haut dans le ciel. On sent les éléments, le soleil, l'environnement très vert. On sent l'énergie qui passe de la terre au ciel et du ciel à la terre, et on respire avec cette énergie. On est investi du calme de la nature, de la détente la plus totale.

Les élèves traversent plutôt bien l'expérience. Certaines pouffent un peu. D'autres causent pour évacuer un léger malaise – mais les autres traversent le tout et on peut se dire que leur image de forêt, leur image d'arbre, leur sensation en tant qu'être vivant relié autant à la terre qu'au ciel, peut constituer une ressource de calme, à n'importe quel moment.

Après ça on parle arbres et déforestation – avec un sujet radio à propos d'une forêt primaire en Côte d'Ivoire, décimée pour des raisons économiques, brûlée pour implanter des cultures. Le sujet se conclut sur une note sombre : « il est trop tard ».

- On est foutus, alors ?
- C'est triste.
- Oui mais si je n'achète plus de chocolat, ça ne va rien changer...

On aborde alors le rôle de la pub – le pouvoir des consommateurs et aussi le sens de certains labels, comme le logo *Fair Trade*, qui permet de savoir que la chaîne de production de ces produits est équitable et se passe dans les meilleures conditions. Donc nous avons un rôle à jouer...

Ensuite ils peuvent choisir d'illustrer leur nom totem par le modelage de terre glaise ou par le dessin. Toujours le découragement guette : la troisième dimension est rebelle – comment donner du relief, de l'expressivité, de la beauté à ce qu'on veut exprimer ? Du chien ? A voir comment ça donnera quand ce sera sec. Les dessins posent moins de problèmes, mais sont moins nombreux.

J'avais prévu de leur lire une autre histoire, adaptée de celle du Roi Midas et de ses oreilles d'âne. Une prochaine fois peut-être.

ACTE 5

Avant de préparer la rencontre avec Gilles Clément, nous avons convenu de reprendre le contact de manière générale (nouvelle année, temps passé, remue-méninges). Christophe a lancé un zip-zap assez joyeux, avec une souris qui se baladait aussi. Sylvie a mené un rappel général de ce qui a été partagé, photos à l'appui.

Les élèves se souvenaient :

- On a mangé des tomates.
- On a créé la culture.
- On a fait les feuilles.
- On est sortis dehors.
- On a fait les totems.
- On est allés dehors avec le remplaçant.
- On devait fermer les yeux.
- On devait se faire conduire.
- On est allés au jardin botanique.
- On a dit à quoi ça servait la nature (fumer, s'évader, respirer, manger, se soigner, s'abriter, s'habiller).
- On a fait notre totem en terre et en dessin.

Dominique a présenté le carnet de bord avec les feuilles récoltées et nommées, grâce à une application, même avec leur nom latin. Il constate que certaines ont été marquées par la saison, jaunies. Il y a du cornouiller, du chêne, de l'érable et du lierre – qui lui reste vert.

- Bon tralala ! Termine Dominique, pour dire qu'il y en a d'autres et qu'il ne va pas tout énumérer.

Sylvie diffuse ensuite un entretien vidéo de Gilles Clément, pris dans les néons du Centre Pompidou à Paris. Elle arrête souvent la vidéo pour expliquer des termes (jardin comme enclos, génie naturel, nomade et sédentaire, friche). Il parle de jardin en mouvement, de la diversité des espaces résiduels, de ce que la nature fait très bien toute seule, des limites de la terre (l'eau est toujours la même – on est dans un bocal). Que l'idéal du jardinier serait d'observer et de ne rien faire.

J'ai très peu de temps pour leur parler du *Manifeste du tiers paysage*, qui est un livre complexe. Je leur explique mal la notion du manifeste, le liant uniquement avec le mot « manifestation », ou l'idée d'affirmer sa parole, ses idées. J'ai choisi deux phrases que j'ai imprimées en grand sur une feuille A4 : « Approcher la diversité avec étonnement » (c'est ce qu'ils ont fait en cherchant et trouvant les noms des feuilles dans leur herbier) et « Regarder le brassage planétaire comme un moteur de l'évolution ». On rappelle que le brassage est un grand mélange – et que ce qui est dit là s'applique aux plantes, mais également à tout le vivant. Diversité positive à tous les étages !

Je n'ai pas évoqué pour Gilles Clément la nécessité de nommer les êtres vivants (parce que « ce qui n'a pas de nom n'existe pas », pas dit non plus que le nom du Tiers-paysage vient du Tiers-Etat et non du Tiers-Monde et qu'il fait donc référence au moment de la Révolution française où le Tiers-Etat a commencé à prendre de l'importance (tout ce qui

n'était ni clergé ni noblesse, le peuple quoi, les gens). Je n'ai pas dit que ce Tiers paysage est défini comme « non aménagement vital » ou « tout lieu privé de l'intervention humaine », donc « espace de liberté », qu'en principe le Tiers paysage n'est pas un jardin et « se passe de jardinier ». Je n'ai pas dit non plus que Gilles Clément estime que la croissance biologique, toujours désirable, ne va pas de pair avec la croissance économique. Que ce lieu qui se réinvente seul est synonyme de biodiversité. Je n'ai pas répété un slogan essentiel pourtant : Toujours la vie invente.

J'avais aussi pensé, dans l'esprit du manifeste, leur parler de la réunion des jeunes de *SMILE for future*, qui a eu lieu à Lausanne l'été dernier et qui a donné lieu à une déclaration climatique avec des objectifs clairs, dont un « Assurer l'équité et la justice climatique ». Pensé que ça les intéresserait de voir que des jeunes de tous les pays se rassemblent pour réfléchir à ça, à l'avenir de la planète, de cette planète que nous avons tous en partage. Mais le temps – encore une fois – le temps a manqué.

J'ai pu tout de même passer vers chacun d'entre eux pour leur demander une phrase qui pourrait alimenter leur manifeste de classe pour la nature, que voici :

Conservez la beauté de la nature !

Sans la nature on ne peut pas vivre...

Utilisez moins de voitures qui polluent ! Utilisez plus de transports publics et sans moteurs (trottinettes, vélos – ou à pied)...

Protégez les animaux en voie de disparition !

Laissez la nature tranquille !

Ne jetez pas vos déchets par terre et faites attention ! Arrosez les plantes et occupez-vous d'elles. Faites attention à la nature.

La nature est à la base de tout.

La nature, c'est l'ancêtre de la culture.

Protégez les plantes et les forêts !

Laissez les jardins décoratifs...

Si la nature va bien, on se sent mieux. Après, on vit bien !

Penser encore à Fariba et Alyssia qui n'ont pas pu participer (absentes ce jour-là) : qu'elles ajoutent leur phrase. Et aussi leur signifier que c'est un document en mouvement, qu'ils peuvent y ajouter des éléments, modifier leur phrase (celle des autres, plus délicat, à discuter) afin de préciser leur pensée ou leur volonté.

Leur manifeste a été envoyé à Gilles Clément, tout comme les dessins des jardins imaginés par groupe, que les élèves réalisaient pendant que je passais vers eux et leur demandais de former leurs phrases. La rencontre ainsi s'est précisée.

ACTE 6

Rendez-vous au Musée d'histoire naturel. Les élèves s'y rendent après la gym. Le mardi est un jour où ils ne sont pas avec leur enseignante principale – qui elle s'occupe de sa fille, présente avec nous. C'est une toute petite fille, qui sait à peine marcher et attendrit l'assemblée. Elle posera plusieurs peluches sur les genoux de Gilles Clément, qui les prendra chacune avec patience. Rarement je me suis trouvée face à quelqu'un d'aussi bienveillant.

Nous avons convenu que les élèves se présenteraient avec leurs noms totems – que Gilles Clément a tous écrits dans son cahier en regard du nom de chaque élève. La présentation de ce que nous avons fait au jardin botanique et de la recherche des feuilles ne s'est pas matérialisée (ils n'avaient pas pris leur carnet de bord) mais la parole s'est tout de même mise en mouvement, prudemment. Manquaient Dominique et Fatlind. Gilles Clément a choisi lui aussi un totem : ce serait le canard puisqu'il peut nager, flotter, marcher et voler, donc voir la terre dans toute son épaisseur – et sauvage, parce que c'est ce qu'il chérit, à l'inverse de la domestication ou de l'obéissance. Il souligne alors qu'il s'agit, dans la vie, de tendre vers la liberté, de s'opposer à ce qu'on trouve absurde, sans méchanceté mais posément.

Après avoir écouté le manifeste des élèves, il dit être d'accord dans l'ensemble, avec une réserve sur la question du décoratif. Il rappelle que le jardin peut être beau, mais qu'il est d'abord vivrier, nous offre de la nourriture, et que c'est aussi un lieu d'équilibre, un lieu de ressource vitale (l'énergie et l'apaisement que ça procure tout ensemble, de mettre les mains dans la terre). Il parle aussi de l'action ou de l'inaction par rapport au jardin. On peut avoir un jardin et le laisser tranquille. Si on ne fait rien on est utile à tous. Faire propre ne veut rien dire, c'est même contraire à la vie en soi. Les bactéries ont toujours été essentielles à la vie (ça me rappelle le fossile du jardin botanique, les cyanobactéries, la condition même de la vie sur terre pour y ménager de l'oxygène, mais je garde mes pensées pour moi). Il n'y a pas de mauvaises herbes, toutes ont un rôle dans la nature. Observer est la première chose à faire. Si on ne fait rien, on fait une forêt. Sidona et Camille disent que leurs parents ont un jardin, mais qu'elles n'y font rien. Bashir raconte qu'il a aidé à semer des graines dans un jardin, mais qu'il a du partir ensuite et n'a pas vu ce qui avait poussé.

Gilles Clément consulte les dessins des jardins des élèves. Il commence par dire que ce sont des jardins idéalisés, qui ne partent pas du terrain. Un jardinier, lui, travaille toujours pour un lieu, un sol en particulier, un relief, un espace, dans certaines conditions climatiques. Il transforme un terrain en jardin mais à partir du concret et non de l'idéal. Il estime que de partir dans l'idéal est plus difficile que de partir du concret.

- Le premier dessin isole des plantations de fruits, légumes et fleurs, et aussi un espace pour les poissons, le tout entouré d'eau. Il est donc vivrier et ornemental et reprend le fonctionnement des grandes fermes autonomes, qui élevaient aussi des poissons. Quant à l'eau – sans eau il ne se passe rien.
- Gilles Clément qualifie le suivant de plutôt méditatif et ornemental, mêlant fruits et fleurs. Il rappelle que les fleurs sont dotées d'éléments mâles et femelles, que leur fécondation produit la graine, souvent éparpillées ensuite par les oiseaux. Quant au papillon, il se souvient que cela l'a toujours fasciné : c'est un truc

bizarre, cette histoire de chenille, de mue et métamorphose, une magie demeure dans ce processus. Il rappelle que les papillons sont aussi mis en danger à cause des pesticides.

- Le dessin qui présente une vue en plan comporte un chemin planté de fleurs, un puits, un plan d'eau, des arbres et une libellule. Gilles Clément rappelle que la libellule est un des plus vieux insectes du monde, que les larves de libellules sont carnivores et qu'elles mangent les œufs des moustiques par exemple, avant de muer. Lui a été entomologiste mais a préféré arrêter ses collections, car elles impliquent de tuer son objet d'étude. Il se souvient avoir ramené deux milles papillotes du Cameroun après avoir pratiqué la chasse de nuit – on lui avait dit que c'était trop peu, alors qu'il considérait déjà que c'était beaucoup trop. Il préfère donc étudier le comportement vivant. Un papillon porte son nom, puisqu'il l'a découvert, mais il n'en tire aucune fierté. Dans les musées d'histoire naturelle, un exemplaire démonstratif suffit, pas besoin d'en faire un cimetière (il est question de taxidermie, le directeur du musée nous rappelle au passage que ce n'est plus de la paille qui est utilisée aujourd'hui mais une sorte de sculpture du corps de l'animal qui est ensuite habillée par sa peau).
- Le dessin suivant présente aussi le jardin comme trois espace clos avec des légumes, des fruits et des fleurs. Gilles Clément rappelle que c'est l'origine du mot jardin (enclos) et que le début historique des jardins correspond à la sédentarisation des humains (et donc à leur volonté de protection). Le dessin correspond à une séparation classique de ces jardins. (Je voulais lui poser la question de la permaculture, cette manière de cultiver qui associe des plantes qui sont bénéfiques les unes aux autres, mais je n'ai rien dit, ne voulant pas interrompre son interprétation des jardins des élèves.)
- Enfin il a lu la note qui disait qu'on ne voulait pas de jardin parce qu'on ne voulait pas s'en occuper. Il a répété qu'on peut très bien avoir un jardin sans s'en occuper. Même une friche. Une friche armée, c'est comme ça qu'on dit quand il y a des ronces. Elles protègent de jeunes pousses du piétinement des animaux, les arbustes poussent, dépassent les ronces, puis le roncier s'effondre par manque de lumière et advient la forêt. « Des arbres de plus qu'un mètre ? » demande Bashir. Oui oui. Une vraie forêt. Gilles Clément parle encore de la dormance des graines. Chaque graine a une manière particulière de se réveiller, qu'on appelle levée de dormance. Pour certaines, c'est par le froid, pour d'autres par le feu. Pour d'autres, par le suc gastrique des animaux : elles doivent être avalées, puis ressortir avec les excréments, pour germer. Pas de cerisier sans oiseau – et autres plantes sans castors, rats, etc. La nature forme un tout.

Christophe revient sur un moment choc de nos rencontres, après avoir écouté un sujet radio sur les plantations de cacao en Côte d'Ivoire – décimant des forêts primaires. Le mot qui avait frappé était alors : irréversible. Gilles Clément ne se laisse pas démonter pour autant. Tout est irréversible dans la nature – elle ne revient jamais à un point antérieur. Toujours la vie invente. Mais la question se pose autrement, bien sûr, si les éléments nécessaires à la vie ne sont plus présents.

Puis Gilles Clément revient aux totems et s'adresse à chacun des élèves :

- **Panda gentil** : présent dans les dessins animés. Se reproduit peu, le petit reste longtemps sans poils, longtemps protégé, toujours sur sa maman – ça lui rappelle

Bali où les enfants jusqu'à six mois sont toujours portés (on ne peut les poser par terre, sinon ils risquent d'être emportés par des démons). Comme le panda, le bébé humain n'est « pas fini » quand il naît et nécessite beaucoup de soins.

- **Lionne gentille** : attention, c'est elle qui chasse, donc elle doit attaquer pour trouver sa nourriture, ce qui ne signifie pas qu'elle soit « méchante ». D'ailleurs les lionnes n'attaquent que si elles ont faim. Elles ne font pas de réserves de nourriture.
- **Koala calme** : vivent dans les eucalyptus. Rappelle la situation dramatique de l'Australie en ce moment. Grande peur.
- **Serpent courageux** : l'adjectif vient d'une histoire inventée par Bashir. Mais les serpents n'attaquent pas la plupart du temps (un seul, oui, se laisse tomber depuis les arbres sur ses proies – ça fait réagir Zenen). Ils sont sourds, mais sensibles aux vibrations. Comment reconnaître une couleuvre (inoffensive) d'une vipère (venimeuse) ? Les élèves ne le savent pas. Il faut la regarder dans les yeux : les pupilles des couleuvres sont rondes, celles des vipères en amande. Gilles Clément raconte qu'il s'est fait griffer par une couleuvre qui s'était introduite dans sa salle-de-bains. Il conseille, face à une couleuvre, de ne pas la toucher à mains nues mais de lui présenter un balai autour duquel elle s'enroulera par réflexe, puis de l'emmener plus loin.
- **Dauphin sportif** : oui fascinant mammifère marin, dont on aimerait pouvoir copier la gymnastique joyeuse – nageuse, n'est-ce pas ?
- **Lionne paresseuse** : tu n'en as pas l'air, dit-il. La paresse est quelque chose de particulier. Peut-être changer d'adjectif ?
- **Biche fatiguée** : vraiment comme une fatigue physique ? Peut-être effacée quand on s'adonne à un projet qui nous plaît. « Je monte à cheval » répond Camille.
- **Panda rêveur** : de quoi rêve-t-il ? De tout. De ce qu'il ne peut pas faire. D'être libre... Les pandas en liberté sont très peu nombreux, en Chine. Rêver c'est important. C'est à partir de nos rêves que nos projets peuvent prendre forme, se construisent, qu'ensuite on peut les proposer à d'autres. Que chacun propose ses rêves ! D'ailleurs c'est ainsi qu'il a pu avancer ses propres projets, qui ne sont pas copiés d'ailleurs, mais de vraies propositions personnelles, neuves).
- **Guépard rapide** : oui hallucinante sa vitesse – mais attention il se fatigue vite car cela lui prend une immense énergie, parfois il doit même abandonner sa chasse.
- **Loup rapide** : cela lui fait penser à un livre de Baptiste Morisod, *Les diplomates*, sur les différentes stratégies mises en place par les loups. Le directeur du musée évoque un documentaire (*Marche avec les loups*) qui sort le lendemain, sur la question du retour du loup par ici, et l'étrangeté de ses décisions (départ de la meute, etc.).

Quelques questions surgissent avant que la rencontre ne se termine – surtout lancées par Sidona.

- C'était votre rêve de devenir jardinier ?
- Pas vraiment. J'étais mauvais en tout, j'ai redoublé deux fois.
- Nous aussi on est en retard, dit Zenel.
- Mais j'aimais les sciences naturelles et mon enseignante m'a conseillé le métier de paysagiste. Avec cette perspective, je me suis mis à travailler, ça m'a plu. C'est difficile parfois de savoir pourquoi on est en classe. Et aussi de savoir ce qu'on veut faire, dans la vie, comme métier. Le mieux serait un monde dans lequel on

n'est pas obligés de travailler, qui nous laisse le temps de trouver de qu'on veut faire, ce qu'on doit faire.

- Combien de temps vous avez pris pour construire votre maison ?
- Cinq ans... avec quelques aides ponctuelles. J'avais le terrain mais pas d'argent. D'abord j'ai fait un potager. Puis j'ai mis des pierres les unes sur les autres. Construire, c'est amusant. C'est une chose possible. Les dix milles tuiles en bois, je les ai toutes posées avec vingt milles clous. C'était un peu ennuyeux, répétitif. J'ai dormi deux ans sous tente, avant de pouvoir dormir dans la maison. C'était il y a trente ans.
- Y'a du réseau ?
- Vous avez des voisins ?

ACTE 7

On n'enlève pas les vestes et on sort tout de suite. Il fait beau et la température est quasi printanière (étrange pour la mi-janvier...). Dominique et Zenel sont malades. Camille et Fehima sont fâchées. Camille retournera en classe juste après en être descendue. On n'en saura pas plus, ça se passe entre elles et ça ne nous concerne pas.

Christophe commence avec un nouveau jeu d'attention. Il fixe quelqu'un dans le groupe, qui se tient debout face à lui. Quand on comprend qui est fixé, on se déplace pour fixer cette personne, qui fixe à son tour quelqu'un d'autre, etc. Il s'agit ensuite de régler les distances, de faire tourner le regard et l'attention. Certains sont gênés. D'autres, on le sent, apprécient ce moment où tous les regards sont braqués sur eux.

Par petits groupes nous revenons ensuite sur la rencontre avec Gilles Clément. Qu'est-ce qui les a marqués ? Qu'ont-ils retenu ? Dans mon groupe, Fatlind n'y était pas donc il ne participe pas vraiment ; Fehima dit d'emblée qu'elle n'a pas écouté (j'apprends plus tard qu'effectivement elle était sur son portable durant toute la rencontre, ce que je n'avais pas remarqué mardi). Reste Bashir, toujours de bonne volonté, qui parle finalement au nom du groupe.

Il dit... et je note. Sur les jardins : si on laisse un jardin tout seul ça peut devenir une forêt ; si on laisse la terre tranquille, les graines dorment et pour les réveiller il faut parfois du froid ou du feu. Après sur les totems : je croyais que les serpents attaquaient mais en fait ils n'attaquent pas (sauf quelques uns). Il a noté la différence entre couleuvre et vipère : c'est la forme des yeux. Ça lui fait penser à un article sur Facebook, une meuf qui avait un serpent chez elle, et le serpent refusait de manger et le soir il venait contre elle et il s'enroulait autour d'elle et elle trouvait ça chou mais se faisait quand même du souci parce qu'il ne voulait plus manger. Alors elle l'emmène chez le vétérinaire et le vétérinaire lui dit que s'il se roule autour d'elle ce n'est pas pour lui faire un câlin mais pour estimer sa taille et s'il ne mange plus c'est qu'il fait de la place dans son estomac pour la manger elle... Alors le vétérinaire garde le serpent avec lui et elle rentre seule à la maison. Pour ce qui est de construire sa propre maison, ça ne semble un rêve pour aucun des trois. Fatlind dit qu'il n'aurait pas l'énergie avec tout le foot qu'il fait... Tiens, un truc personnel. Je lui demande s'il en fait beaucoup. Il me regarde un peu plus droit dans les yeux, tiens, enfin quelque chose qui l'intéresse, parler de lui en foot, ça produit quelque chose dans le corps, ça, parler de quelque chose qui nous intéresse – et ça fait que Fatlind tout à coup se redresse et dit que oui, beaucoup, des entraînements de trois heures, et puis les matchs. Bon. Donc pas d'énergie pour autre chose. Ok.

Je me dis qu'il est question de l'énergie que chacun déploie, ou est prêt à donner et recevoir, pour avancer, pour faire groupe (ou pas), pour apprendre (ou pas), pour écouter (ou pas). Il est question de curiosité, de place qu'on a envie de prendre ou qu'on nous laisse prendre (ou pas), il n'est pas forcément question d'intelligence mais il est fortement question de sens, de sens qu'on trouve (ou pas) dans les actes qui sont les nôtres au quotidien, dans les actes auxquels nous sommes astreints (ou auxquels nous croyons être astreints).

Autres retours...

« Gilles Clément est une personne gentille. Il s'est mis à la hauteur des autres gens. Il sait bien expliquer les choses. Il faut laisser la nature tranquille, même si on a un jardin et qu'on ne veut pas s'en occuper, c'est bien de le laisser en friche. C'était surprenant de rencontrer Gilles Clément dans un musée, sans le visiter. »

« J'ai écouté mais c'est un peu parti. Il parlait des plantes mais j'ai pas compris. Je me souviens juste qu'il faut laisser faire la nature et attendre un an avant de faire un jardin. Il a de la prestance, ça se voit qu'il a du vécu. »

« Il a un regard perçant. Il attend que l'on réponde. C'est stressant. Il avait l'air très gentil. C'était intéressant mais compliqué. Il avait de la peine à adapter son discours. On n'a pas le même vocabulaire. On n'est pas nés à la même époque. Sa voix était endormante et il parlait au ralenti. C'est normal à son âge. Et pis la friche et ça ? »

« Etrange de vouloir être aussi proche de la nature. C'était un peu long. Décalé avec le monde d'aujourd'hui. Lui motivé, pas nous. Regard déstabilisant, insistant. Impossible de vivre comme lui car il manque du confort, du lien avec les gens, du réseau. Mais son regard était positif. »

Ce qui résonne en moi dans les propos de Gilles Clément, c'est la très grande liberté et la très grande responsabilité de chacun, la réflexion sur nos actes et leurs conséquences – la résistance que chacun peut (doit) opposer à ce qui ne lui semble pas juste. Et finalement, le fait que toujours la vie invente, que cette invention de la vie est au principe de tout et qu'elle peut guider nos actes (en sagesse et en rébellion). Mais ça, bien sûr, sur le moment je ne le dis pas. Il y a tellement de choses qu'on garde en soi, chacun. Trouver des moyens de partager tout de même...

Nous passons ensuite au plantage. Christophe et Sylvie ont amené du terreau pour semis, des graines (j'en ai aussi amenées : petits oignons, coquelicots, basilic et fleurs à petites bêtes). Chacun a une coque pour six petits semis, plus un pot pour un plus grand. Je prépare celui de Dominique, malade. Dès ce moment je ne suis plus que préoccupée par la terre. C'est étrange, je ne me soucie pas du reste. Je remplis de terre, je regarde quelles graines sont disponibles. Et certains élèves s'approchent, dont Sidona, plutôt rétive à l'activité. Je lui propose de planter les mêmes graines que Dominique, comme ça elle n'aura pas à tenir le registre de sa plantation (je le fais moi). Elle accepte, mais me prévient : entre Dominique et elle il y a eu une embrouille et il risque de ne pas aimer ça... Je lui réponds que ce genre d'embrouilles évoluent, certainement. Alors on plante : deux tournesols, des tomates, du concombre, une courge, etc. Elle m'observe et fait pareil. Bashir et Ruma sont aussi à côté de moi, Fariba me demande si elle a mis assez de terre. Le temps passe vite, chacun a bientôt fini et remonte en classe avec sa plantation. Les semis sont déposés sur le rebord, vers la fenêtre, arrosés, chacun portant le nom de son jardinier.

- Il faut arroser tous les jours ?
- Ça va pousser vite ?
- Qu'est-ce qu'on fera quand ça deviendra grand ?
- Dans quoi on pourra replanter ?
- Si j'ai mis deux graines dans un seul petit bac, elles vont pousser toutes les deux ?

Il est alors question de ce qui pourrait ne pas pousser (chaque graine ne donne pas forcément une plante), malgré de bons soins. D'une plante qui pourrait prendre l'ascendant sur l'autre.

Et comme nous avons mis les mains dans la terre, la transition vers le spectacle de cirque théâtral que nous irons voir le lendemain se fait naturellement. Les artistes y évoluent sur une scène recouverte de terre, par dessus un système de sol lumineux, produisant des effets assez prenants. Moments athlétiques, d'autres plus dansés ou méditatifs.

- Me réjouis trop de le voir.

Dit Sidona, décidément enthousiaste. Nemanja lui fait un petit mime de lèche-cul. Elle voit que je le vois, sans qu'il ne me voie. Elle éclate de rire. Lui ne comprend pas. Elle explique. Je lui dis en aparté qu'il est en effet expert en mime. Il rigole d'un air gêné. Parler de ça à l'occasion, de la possibilité de s'enthousiasmer pour quelque chose. C'est bien là autour que nous tournons tous. Alors qu'il est cool de dire que les cours c'est chiant, cette obligation de suivre l'école, de venir tous les jours et d'apprendre des choses dont on a l'impression qu'elles ne servent à rien. Elles ne servent à rien jusqu'à ce qu'on s'en serve. Alors faire, appliquer, essayer, ne pas juger (soi-même, l'autre), s'enthousiasmer, oui, pourquoi pas...

My land – le titre du spectacle, ça veut dire « mon pays », mais aussi « ma terre ». J'ajoute, après le visionnement de la bande-annonce du spectacle, que les athlètes sont ukrainiens et le metteur-en-scène roumain. Que ce spectacle nous parle aussi de leur pays, de leurs racines. Et puis ça sonne et Camille enfile sa veste brillante. Ils nous serrent tous la main. Il paraît que les poux sont toujours de la partie sur quelques têtes. Ça aussi c'est la nature ?

J'ai pensé au moyen de replanter nos plantons, etc. Pourquoi pas dans le jardin de la Coopérative d'en face ? Pas trop loin du collège du Mail. Peut-être qu'on pourrait faire une petite cérémonie de plantage et de textes dans ce jardin, en pleine terre et en pleine ville ? Avec quelques textes (et au moins un mot pour eux, voire le manifeste et aussi leurs totems). Un lieu dans lequel ils pourraient revenir – et aussi une autre manière d'habiter. En causer avant le spectacle avec l'équipe, et éventuellement prendre contact avec les responsables de la coopérative (<http://www.cdef.ch/contact/>).

ACTE 8

On a rendez-vous au Théâtre du Passage à 19h45. Le spectacle est à 20h. La petite équipe prof-médiateur-médiatrice-autrice se retrouve pour manger au café du théâtre un peu avant. Enfin on annonce un peu de neige.

Un seul élève manque – à part les malades – c’est Nemanja qui est retenu par un entraînement de foot. Il s’agit de distribuer les billets – on se trouve sur deux rangées – et c’est le bal de moi j’aimerais être là et plutôt à côté de lui et pas à côté d’elle et c’est l’excitation d’être là, parmi le vrai public et pas un public scolaire et d’entendre pour la dixième fois qu’il faut éteindre les téléphones portables et ne pas faire de bruit durant la représentation. Ça commence.

La musique est plutôt solennelle. Parmi les acrobates, une seule femme. Un sol de terre et des lumières en dessous, qui produisent des effets assez bluffants. Des corps surentraînés, où chaque muscle se dessine. Des épreuves de force (se tenir en équilibre sur un bras et faire pivoter son corps de droite et de gauche) et d’équilibre, de souplesse (cet homme qui se tord comme s’il se penchait en avant mais lui le fait en arrière et ça me fait grimacer, j’ai mal au dos rien que de le regarder se contorsionner ainsi – et un peu plus tard Ruma me demande « ça va Madame ? » parce qu’elle croyait que je pleurais. C’est ça aussi, le théâtre, traverser des émotions et les interpréter, aussi celles des autres, à côté, ceux qui voient la même chose mais avec d’autres yeux, d’autres sensibilités, ainsi traverser l’expérience commune mais qui devient singulière). Pas de mots, que de la musique et de l’effort, des jeux de miroir, du jonglage aussi, à un niveau incroyable. Et tout est pensé comme une bataille, un duel, des suites de confrontations. Deux des athlètes se ressemblent comme des jumeaux, leur corps est pratiquement identique mais ils pratiquent pourtant des portés, de la mise en équilibre, jusqu’à se trouver tête sur tête, sans appui aucun, juste du sable qui tombe des mains. La fin mène à la mort (voire à la résurrection) : un acrobate accomplit un numéro avec une échelle – mais ne se relève pas. Un drap est posé sur lui. La femme semble soulever son corps qui s’élève, tout droit, comme en lévitation. « Y’a un truc », dit un élève, soufflé tout de même. Noir. Applaudissements. La salle se lève, Sidona s’enthousiasme. Quand les athlètes tendent le bras pour désigner la technique, elle répond avec le même bras vers eux. Je lui demande si elle sait pourquoi ils font ce geste – et lui explique que c’est pour remercier les techniciens (son et lumière) qui se trouvent au fond de la salle.

La sortie est rapide, chacun se retrouve happé par son quotidien, les téléphones sont accrochés aux paumes, les bus n’attendent pas. On va boire un verre entre adultes et on parle de la suite de notre Marmite, du plantage, etc.

ACTE 9

Retour sur le spectacle avec les élèves en classe. Nous aurons une invitée circassienne, Magali, pour tester quelques éléments de ce qu'ils ont vu – notamment tous les éléments de confiance et de précision nécessaires à ces activités. Peut-être que je leur lirai un bout de ce journal de bord. Avec ce titre : à quoi on ressemble, ensemble ? J'aimerais aussi compléter le manifeste avec les phrases d'Alyssia et Fariba.

Mais Fariba, Alyssia et Nemanja ne sont pas là. Des neuf qui restent, seuls sept ont vu le spectacle. Chacun est invité à écrire un mot sur un post-it – un mot que le spectacle leur a inspiré, ce qu'ils en retiennent. Mais avant ça, ceux qui n'ont pas vu le spectacle posent quelques questions pour essayer de se faire une idée :

- Est-ce qu'il y avait de belles femmes ?
- Est-ce qu'il y avait de belles acrobaties ?
- Est-ce qu'ils parlaient ?
- Est-ce qu'il y avait des animaux ?
- Est-ce qu'il y avait de la musique ?

Quelqu'un ajoute que les acrobates ne portait que des habits légers, de couleur chair, que les hommes étaient torse nu et très musclés. On passe aux mots, qui sont collés sur le tableau :

- **Stylé** (joli, bien fait)
- **Lumière** (du sol et du fond) sort à deux reprises
- **Bizarre** (comme quelque chose de jamais vu – et au début on aurait dit une secte)
- **Facilité**
- **Equilibre** (tête sur tête à un moment donné)
- **Force** (pour les muscles)
- **Sable**
- **Abdo**
- **Sublime** (beau mais qui fait peur)
- **Bataille**

On insiste encore un peu sur le besoin de concentration, d'unité, de collaboration, de force, d'entraînement mais surtout de confiance et de précision...

Et puis la discussion tourne sur l'avenir :

- Tu y retournerais ?
- Ouais, si j'étais riche.

Une bonne occasion d'évoquer le coût des billets (Christophe rappelle que sans subventions publiques, il serait encore plus exorbitant, quasi cinq cents francs la place !) – et de dire aussi qu'ils auront la possibilité, ces membres du groupe Pachamama, de rejoindre le chœur neuchâtelois de la Marmite pour accéder à des représentations gratuites, l'année prochaine.

Magali passe à l'action pour illustrer la question de la confiance en l'autre, nécessaire aux acrobaties en particulier (et à la vie en général). Sidona intervient : on peut faire confiance à personne dans cette classe... Mais on continue !

Par groupe de trois, Magali propose le jeu du balancier, chacun son tour. A un moment (je fais groupe avec Sidona et Camille), Sidona interprète mal un geste et Camille manque de tomber en avant. De la nécessité de communiquer, de dire combien de fois on répète un exercice par exemple. Puis on passe au jonglage. En groupe, en cercle, pour faire circuler plusieurs balles en parallèle (toujours recevant de la même personne et donnant à la même personne, Bashir et Cameron pour moi), puis à deux alors que l'un s'agenouille devant l'autre et que celui qui reste debout fait tomber les balles – on a alors l'impression de jongler. Il y a ce geste, pas évident à faire : s'agenouiller devant l'autre. Je commence, devant Sidona, c'est quelque chose d'assez fort. On fait l'inverse. Camille, elle, déteste le jonglage depuis longtemps – ce sont les acrobaties de main à main qu'elle accomplissait, durant ses années de cirque.

ACTE 10

Le groupe a préparé notre sortie de soir en mon absence. C'est la première fois durant ce parcours que je manque une étape – mais j'ai vu avec Sylvie le groupe jardin de la Coopérative d'en face lundi soir, pour discuter de la possibilité d'organiser notre soirée de « rendu » entre leur jardin et leur salle commune. Bel accueil de la part de ces sept personnes, trois femmes et quatre hommes d'âges divers, tous rompus à l'exercice de l'écoute mutuelle. L'un d'entre eux avait préparé deux tartes (pommes et vin cuit) dont nous avons pu prendre une tranche en partant. Nous leur avons exposé notre projet (La Marmite en général, le groupe Pachamama en particulier) et l'envie que nous avons de faire planter aux élèves ce qu'ils auront fait pousser en classe – s'ancrer symboliquement là où ces plantes feront l'objet de soins, peut-être passer plus tard pour voir ce que cela devient, comment ça pousse, à quoi ça ressemble. Nous avons convenu que chaque élève planterait une plante, dans un endroit choisi par un des membres du groupe jardin, dans un des dix grands bacs qui sont à disposition de l'ensemble de la coopérative – comme un temps d'intégration, une manière aussi de comprendre comment on peut imaginer ce type de vie, de collaboration, d'échanges. Il est aussi prévu d'ajouter un bac, financé par La Marmite, avec de la verdure supplémentaire – sur la terrasse ou alentour. Ce serait un peu la touche en plus – et la contribution du projet à rendre l'espace encore plus vert ! Toutes ces solutions ont été élaborées au fil de la discussion, certains disant qu'il était difficile bien que tentant d'accueillir le projet, une autre que justement il fallait s'ouvrir à de telles possibilités, surtout en termes de mixité sociale, que c'était une des difficultés de tels projets de coopératives, de s'isoler entre personnes déjà instruites et convaincues. Enfin, il aurait été disproportionné d'offrir un bac ou un demi-bac au projet, mais l'idée de la dissémination, de l'intégration finalement, a séduit tout le monde. Tout comme la possibilité de faire retour sur l'expérience avec les membres de la Marmite au fil du temps. A l'issue de la séance, j'ai offert quelques « Feuille d'Under », sixième du nom, en disant que cela donnait une possibilité de faire autrement connaissance – et aussi de faire un lien avec ce qui sera dit, prononcé, vécu, lors de cette soirée de rendu, puisqu'au delà du moment symbolique de plantation, il y aura aussi des mots, à dire, de ma part et de celle des élèves (leur nom totem, leur manifeste, ce que j'aimerais encore leur faire écrire sous la forme de « ce qui bruisse ne tarit pas »).

Penser désormais aux personnes que nous pourrions inviter : les parents et proches des élèves ; les membres du Chœur de Neuchâtel (la Marmite de l'an dernier) ; les autres enseignants des élèves ; la direction du Mail ; le directeur du Jardin botanique ; le directeur du Musée d'histoire naturelle ; le directeur du Passage ; le directeur du Pommier ; le directeur du Minimum ; le programmateur cinéma de la Marmite ; bien sûr Mathieu – et ne pas oublier d'envoyer l'information à Gilles Clément.

Ce soir peut-être que Fariba, Ruma et Dominique ne seront pas là – ils étaient absents ce matin. Et puis Fatlind sera absent, également.

Se poser encore cette question : à quoi on ressemble, ensemble ? se poursuit en : qu'est-ce qui nous rassemble ? continue avec : qu'est-ce qui nous rappelle qu'on est vivant ? comment se sent-on plus légitime à habiter nos vies et cette planète, à être en relation avec les autres et à comprendre nos besoins, nos désirs, à se respecter et à respecter les autres ?

ACTE 11

Ce soir-là, la salle du Pommier était remplie. Avant d'y entrer, nous avons bu un verre avec les élèves. Le thé froid que certains avaient commandé n'avait pas le goût auquel ils sont habitués – c'était un thé froid moins sucré. Le coca que d'autres avaient commandé n'était pas de la marque Coca Cola – bizarre. A mon coin de table (je buvais un jus de pomme naturel), j'ai dit à ceux qui voulaient bien l'entendre qu'il s'agissait de marques alternatives, pas de grands groupes (comme Coca Cola et Lipton par exemple) – des « sous-marques » ? demande Dominique – non, des marques alternatives. Mieux expliquer ça, peut-être, une prochaine fois.

Ils étaient dix élèves (Fatlind et Bashir manquaient) et nous quatre adultes. N'ont pas sorti leurs portables cette fois-ci, mais ne peuvent s'empêcher de se dire des trucs à l'oreille, de se donner de petites tapes, de s'éprouver physiquement (Sidona étend sa jambe gauche sur les genoux de Nemanja, qui parfois la tapote). Une femme se retourne et fait un commentaire. Un autre, un rang plus bas, se retourne et a l'air excédé. Sylvie et moi, qui nous trouvons le plus près des élèves, manifestons, par gestes et chuchotis, qu'il faut qu'ils se calment. Ça me gêne un peu mon spectacle, cette tension de devoir les contenir, de me sentir responsable de leur attitude. Comment leur en parler tout à l'heure, d'ailleurs leur en parler ou pas ? C'est en rapport avec la manière dont on présente son corps en public. Une sorte d'avachissement adolescent (il paraît que cela correspond à un angle de repos ou de régénérescence du cerveau – bof). Parlé avec Roberto Betti, le directeur du Pommier, à l'issue de la représentation, qui a dit que pour lui tout s'était bien passé, qu'il avait considéré que l'écoute était bonne. Ok.

Ce que j'ai aimé entendre parmi leurs réactions ? Des moments de surprise du passage d'un personnage à un autre (virtuosité de la comédienne), un saisissement face à la beauté de la musicienne lorsqu'on la découvre derrière un rideau tiré, la réaction de gêne (éclat de rire alors que le moment est tragique) au moment de l'assassinat du héros, et finalement un cri de surprise quand la jeune femme appelle la mère de son défunt amoureux « maman », ce qui donne un indice sur le fait qu'elle est enceinte. J'ai aimé aussi que Sidona se penche vers moi à deux reprises pour me demander : qui est-ce qui parle, là ? et que je lui dise en quelques mots que c'était un moment où l'histoire est racontée, qu'elle résume par « c'est le narrateur ? » ; puis plus tard, alors que la comédienne tire les tissus au moment où les deux amoureux se trouvent dans la source, qu'elle me demande ce qu'ils font, là – et que je lui réponde que c'est comme si les personnages se déshabillaient, ah, ok, fait-elle, un peu déconcertée. Ce qui m'a touchée, surtout, ce sont les applaudissements nourris à la fin, l'enthousiasme des élèves à pouvoir FAIRE DU BRUIT, même en tapant des pieds, tellement le public était ravi, et puis surtout de voir Dominique se lever et de lancer à la comédienne des petits « *I love you* » (lui demander si c'est bien ça qu'il lançait – en tous cas c'est ce que j'ai compris). Je suis restée en salle pour le bord de scène alors que les élèves sortaient avec leur enseignante et les médiateurs.

La metteuse en scène précise qu'elle n'a rien réécrit mais bien plutôt sélectionné, gardé environ dix pourcent du texte original, surtout les dialogues et un peu de narration. Ils ont procédé par tâtonnements – d'abord conservé une moitié du roman en lecture avec la comédienne et la musicienne, ce qui était beaucoup trop long, puis abouti avec une version coupée « à la machette » en ne retenant que les dialogues (puis réintégré par la

suite quelques éléments de narration). Mais le travail de la scène, le travail corporel, a beaucoup aidé à faire ces choix.

La comédienne, d'origine haïtienne, qui a vécu au Québec, souligne qu'elle a dû très vite dépasser la dimension intellectuelle de l'adaptation et passer au travail du corps et des éléments distinctifs de chaque personnage (la pipe pour Bienaimé, d'autres accessoires et attitudes pour chacun). Dans le travail, elle s'est parfois sentie perdue, se demandant « qui je suis ? » à un moment précis. Ce qui a aidé à fixer les transitions, c'est de déterminer où se trouvait l'autre personnage, à qui la parole était adressée. Du côté de la langue, pour le créole et certains éléments d'ancien français, ses origines l'ont aidée et aussi le fait d'avoir vécu au Québec, où certaines expressions anciennes sont également conservées. Ils ont travaillé la rythmique et aussi retraduit certains éléments en créole, avec l'aide d'un haïtien établi à Fribourg (Charles Ridoré). Ce fut un travail très organique, en résonance aussi avec la musique.

La musicienne, elle, a une formation classique de percussion contemporaine et s'intéresse à la découverte des sons. Elle a eu besoin d'aller découvrir les racines africaines de la percussion et leur utilisation à Cuba (tambour bata, qui est un tambour sacré chez les Yorubas, originaire du Nigéria, mais aussi les congas) et en Colombie (d'où vient le marimba). Elle avait besoin de voir les instruments dans leur contexte. Elle n'a aucune formation de comédienne et c'était un défi de participer de la sorte au spectacle. Elle a adoré construire les ambiances sonores du spectacle.

La metteuse en scène souligne que son potentiel d'actrice a enrichi le spectacle (d'abord, pour ne pas l'effrayer, elle lui a juste demandé de dire « oui » dans une scène) et cela a permis d'autres moments de dialogue dans le montage. Aussi quelque chose de plus intriqué dans l'équilibre musique-jeu, un vrai duo – qui s'est aussi construit dans l'improvisation musicale, comme une matière dans laquelle puiser.

Jacques Coursil intervient en disant qu'il admire la virtuosité de la comédienne, non seulement dans le jeu mais dans sa capacité à moduler sa voix. Il rappelle aussi qu'en Haïti, les mots « nègre » et « négresse » sont les équivalents des mots homme et femme pour nous.

La metteuse en scène raconte encore l'origine du spectacle, dans l'envie de parler d'écologie sans militantisme, en prenant appui sur la littérature. Après quelques recherches, elle a découvert *Gouverneurs de la rosée* de Jacques Roumain qui propose une fable que l'on peut lire à plusieurs niveaux et raconte ce besoin de respect face à la terre et de bonne collaboration entre les humains. Ce spectacle fait partie d'un diptyque, avec une autre adaptation d'un texte très différent, signé par un balayeur-poète fribourgeois (Michel Simonet, *Une rose et un balai*, qui « analyse la société à l'aune de ses déchets »), joué par un comédien et un musicien, autre duo. Le décor qui est utilisé est le même que celui-ci, qui est réversible – aussi pour penser en termes de réutilisation du décor. Il sera possible aux Osses, à Givisiez, de voir les deux spectacles successivement et d'assister à la transformation du décor (un réel défi pour la scénographe, heureuse aussi d'intégrer des tissus, ce qui vient d'improvisation des comédiennes). Bref, ceci très construit, conscient, intelligent, plein de virtuosité et d'amour pour les mots.

ACTE 12

Nous avons parlé du spectacle, bien sûr. Zenen a trouvé qu'il y avait des moments flippants. Dominique a trouvé la musicienne « trop douce, trop belle ». Pour les multiples changements de personnages, Camille trouvait que la comédienne principale, « on aurait dit qu'elle était bipolaire ». Elle avait un drôle de regard et fixait le public. « Il y avait des moments drôles et d'autres tristes », ajoute Alyssia. Et tout le monde a vu que la comédienne était en nage à la fin de sa performance ! Sylvie rappelle quelques expressions savoureuses comme « paix à ta bouche » pour dire « tais-toi » ou « télégueule » pour ce qu'on nomme ici « téléphone arabe »...

Je leur ai lu un poème imprimé artisanalement avec une amie poète, Isabelle Sbrissa, sur une feuille A3 pliée, intitulée « Feuille d'Under ». Le poème a une forme répétitive que je leur ai proposé de reprendre pour le poursuivre à leur manière – et voici leur texte :

**Ce qui brûle s'enfume
Ce qui s'endort se réveille
Ce qui vit finit par mourir
Ce qui s'allume s'éteint
Ce qui part revient
Ce qui se casse se remplace
Ce qui sourit rit
Ce qui est nul est fort
Ce qui s'ennuie va sur l'ordi
Ce qui part part
Qui a faim se nourrit
Ce qui vit grandit
Ce qui est faible est fort
Ce qui se répare se détruit
Ce qui naît meurt
Ce qui se plante attire des mouches
Ce qui se brûle en chemin n'aura pas de lendemain
Ce qui s'écrit s'efface
Ce qui meurt revit**

ACTE 13

On avait prévu un grand final à la « Fabrique d'en face », le local de la « Coopérative d'en face », dont les membres étaient prêts à nous accueillir, nous et quelques plantons que nous aurions ajoutés à leurs plantations, de manière à ce que toute cette nature se mêle, que nos liens fassent sens. On avait aussi prévu aussi de voir le film « Leave no trace » au cinéma Minimum, avant notre final qui aurait réuni notre groupe et ses invités... Mais on n'avait pas prévu la pandémie ! Elle nous a séparés, isolés, elle nous a empêchés de faire ce qu'on avait imaginé – et permis peut-être de faire autre chose, chacun dans son coin. Alors on a fait un groupe WhatsApp pour donner quelques nouvelles, garder un lien – mais ça n'a pas vraiment marché. Marre des écrans, certainement – et puis ce n'était pas notre mode : notre mode c'était la rencontre en chair et en os, l'expérience de l'autre dans des lieux publics, l'étrangeté au théâtre, les corps en direct ! On ne remplace pas ça par quelques vidéos... tant pis et tant mieux !

Alors quand on a pu reprendre une vie sociale, quand l'école a repris son rythme, on s'est demandés comment poursuivre, comment terminer. Pour les élèves, l'expérience était déjà loin – mais il s'agissait de se revoir, une fois, de reprendre contact (avec cette nouvelle donne de la distance sociale). On a choisi un après-midi de la fin juin, déjà l'été, pour se voir et se dire au revoir, pour refaire un zip-zap avec des souris sous les pieds, pour planter dans le jardin à côté de l'école les plantons qui ont poussé en classe, pour lire quelques extraits des textes de notre Marmite et conclure ainsi, ensemble, cette aventure. Pour dire aussi que la vie est surprenante, mais qu'on peut toujours tenter de la voir belle, entre nature et culture, en invoquant la Pachamama !

Odile Cornuz
Le 19 juin 2020